

APARTE

Un abîme de silence

QUINZE ANS après la meurtrissure, un homme s'adresse à sa mère dans un récit posthume : *Votre fils* - c'est le titre du livre de Jean-Félix de La Ville (1) -, votre fils a été violé par un surveillant du collège anglais où vous m'aviez expédié pour parfaire mon éducation de riche rejeton. La veille de mon départ, il s'est glissé dans mon lit, et, dans le silence du dortoir, il m'a violé.

Ian Soliane, lui, dévoile l'inceste abyssal. *Le Crayon de papa* (2) est le titre enfantin (aux échos scabreux) d'une chronique familiale dont les relents sont nauséabonds : jour après jour, le père, homme respectable, impose ses désirs les plus pervers à son fils, sous les yeux de la mère.

Les deux narrateurs écrivent à la première personne parce que le cri, étouffé dans les flonflons gentillets des souvenirs d'enfance, n'a jamais été entendu. Ils ont été confrontés à l'insoutenable, la pédophilie cachée au plus violent de la virilité.

Hugo Marsan
Lire la suite page VIII

(1) *Votre fils*, de Jean-Félix de La Ville, Plon, 110 p., 10,50 €.

(2) *Le Crayon de papa*, de Ian Soliane, éd. Léo Scheer, 136 p., 15 €.

Un abîme de silence

Suite de la première page

« N'oublie jamais : nous sommes des hommes ! », intime le père à son jeune garçon, qui ne peut pas s'envisager comme l'objet sexuel de cet adulte proche auquel il doit amour, respect, estime.

Des années après, quand l'enfant à jamais détruit hante l'adulte qu'ils ont tenté d'être, malgré tout, les deux narrateurs crèvent le mur de silence. Silence menaçant, car les repères sont absents, les consolations impossibles, le simulacre des séductions ordinaires noyé dans le secret. Pédophilie, inceste : le jeune enfant n'a aucun mot pour nommer sa soumission.

Ces deux confessions qui semblaient indicibles s'incrument mot après mot (mot à mot pourrait-on dire) dans des textes sans fioritures, d'où est absente la moindre dramatisation, qui serait déjà une misérable justification, voire une tentative de réhabilitation. Jean-Félix de La Ville et Ian Soliane ont choisi le réalisme et la vérité. Incisifs, délibérément cliniques, ces deux petits livres, rapides comme la mort accidentelle, posent les questions auxquelles notre société n'a pas encore pu répondre.

Le constat est angoissant et sans issue pour le narrateur de *Votre fils*, qui passe sa courte existence à vouloir être écouté. Qu'en sera-t-il de l'amour de cette mère qui ignore le plus grand traumatisme subi par son petit de 8 ans ? Louis appartient à la caste des grands bourgeois. Le silence y est aussi rigide que la mise en scène des apparences. Il se prostituera. Mais la déchéance qu'il clamera haut et fort ne recevra aucun écho. Il faut qu'ils sachent. Il faut que la mère sache : « Ma mère m'a dit : "C'est très bien", va comprendre ce qu'elle voulait dire. Et pourtant ça comprend, une mère, il n'y a pas que dans les romans que ça comprend. Ça voit son fils souffrir, une mère. Ça voit son fils crever, une mère. Ben non. »

La culpabilité et le doute obsèdent l'adolescent, qui se souvient : « Pourquoi moi ? Pourquoi m'avoir violé, moi ? A cause de ma "grâce"... mot qui comme le "je t'aime" a trop de sens. Il faudrait parfois laver les langues. Et pourtant, il devait y avoir de cela. Nous étions cinq cents enfants de mon âge, dix petits Français comme moi, pourquoi moi ? Ce bon vieux précepte que plus c'est pur, plus on a envie de salir ? Etais-je pur ? Je ne sais pas. »

Le roman de Ian Soliane est d'une subtilité bouleversante. Par quel prodige réussit-il à nous ensorceler par le récit du quotidien anodin d'une famille ordinaire pour soudain nous confronter à l'horreur.

Quelques phrases d'une crudité rudimentaire sont disséminées dans l'abondance des joies simples du foyer, relatées au fil des jours. Le narrateur du *Crayon de papa* joue avec un talent de conteur époustouffiant sur le registre des souvenirs d'enfance, genre *La Gloire de mon père*, de Marcel Pagnol, ou *Le Petit Chose*, d'Alphonse Daudet.

Peu à peu s'insinue la répulsion. Le lecteur ne s'y attend pas. A-t-il bien lu ? Ce père cultivé, attentif... Est-ce bien le même qui... ? « Nous avions fini de manger. On s'était entiché de Woody Allen. Papa se calait bien dans le fauteuil. Ma place assignée : les genoux. Il jouait avec les cheveux pour passer ensuite au slip. Tous les acteurs de ce film portaient des lunettes. (...) »

« Je n'arrivais pas à comprendre ce que Woody a de si drôle. Il avait un costume terrible, mais je riais légèrement en retard (le zizi tout raide, entre pouce et index). Maman ne disait rien, de trois quarts, penchée sur la laine. »

Le plus terrifiant sans doute étant l'absence de paroles, venant d'un homme que l'on aime. Ce que résume Jean-Félix de La Ville : « Depuis quinze ans que j'y pense, je me dis que le pire n'est pas qu'il l'ait fait. Le pire est qu'il l'ait fait en silence. Pas un mot n'a été échangé. Pas un mot avant. Pas un mot après. Il ne m'a pas regardé. »

Hugo Marsan